

## LE ROMAN DE FORMATION DANS LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE FRANÇAIS

Quand on utilise le terme de roman de formation – pour définir un certain type de prose narrative dont le protagoniste est un personnage jeune et dont l'intrigue raconte sa conquête de la maturité à travers des études, des expériences, des conflits avec ce qui l'entoure, jusqu'à ce qu'il trouve son rôle dans le monde –, on s'oriente normalement vers le roman postérieur à Goethe. Ce qui veut dire, dans le cadre de la littérature française, vers le roman du XIX<sup>e</sup> siècle et peut-être vers quelques œuvres du XX<sup>e</sup>.

Il est certainement possible de définir «romans de formation» des publications antérieures à cette période, mais la critique a rarement utilisé ce terme et seulement à propos de certains romans considérés individuellement. Ma tentative d'aujourd'hui va plutôt dans une autre direction: dans le cadre du panorama, riche et varié, de la prose narrative française du XVII<sup>e</sup> siècle, où les critiques cherchent à mettre de l'ordre, de distinguer, de préciser les différents aspects que le roman cherche à revêtir<sup>1</sup>, je voudrais signaler que le «roman de forma-

1. Cf. G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Colin, 1908; G. Reynier, *Le roman réaliste au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1914; M. Magendie, *Le roman français au XVII<sup>e</sup> siècle, de l'Astrée au Grand Cyrus*, Paris, Droz, 1932; D. Dallas, *Le roman français de 1660 à 1680*, Paris, Gamber, 1933; M. Th. Hipp., *Mythes et réalités. Enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976; G. Serroy, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, PUG, 1980; M. Lever, *Le roman français au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1981.

tion» commence à s'affirmer en tant que choix d'un certain type de narration, à travers différentes phases d'approche et d'intervention, surtout – comme j'espère le montrer – dans certaines situations particulières, personnelles et historiques, que je vais essayer de mettre en évidence.

Le choix le plus simple aurait été de commencer par la fin du siècle et de proposer comme roman de formation typique le *Télémaque* de Fénelon<sup>2</sup> pour ensuite en rechercher les antécédents. En fait, ce texte, dont la définition de «roman» a longtemps fait discuter la critique, s'offre surtout comme un roman pédagogique ou d'«éducation», un *Erziehungsroman*, où l'intrigue est vue plutôt du point de vue de celui qui enseigne que de celui qui apprend et qui change. Je n'ai certes pas l'intention d'analyser ici dans le détail les différents termes – parfois synonymes – qui définissent le roman de formation (roman d'apprentissage, d'imitation, de passage, *Bildungsroman*, etc.), mais j'estime qu'il faut distinguer et séparer ces romans où la fonction didactique prédomine, au détriment de la fonction formative, comme c'est le cas dans le *Télémaque* qui, en ce sens, aura un grand succès au siècle suivant<sup>3</sup>.

Je préfère donc le laisser de côté et examiner plus en profondeur d'autres textes, moins fréquentés que le *Télémaque*, qui toutefois se présentent comme de véritables romans de formation, grâce à l'attention centrée sur le jeune protagoniste plutôt que sur son maître. Je vais donc parcourir à rebours le roman du XVIIIe siècle, en excluant *Télémaque*, mais toujours à partir

2. F. Fénelon de Salignac de La Mothe, *Les Aventures de Télémaque*, par J.L. Goré, Paris, Garnier, Coll. Classiques, 1987.

3. A propos de l'aspect pédagogique je rappelle R. Grandroute, *Le roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Berne, Francfort, New York, Nancy, Peter Lang, 1983, II t. et les deux essais de E. Bury., *La paideia du Télémaque: miroir d'un prince chrétien et lettres profanes*, et de V. Kapp, *Eloge et instruction dans le Télémaque*, in *Fénelon, Télémaque*, «Littératures Classiques», XXIII, 1955, pp. 69-97.

de la fin, pour remonter jusqu'à 1623 et tenter de formuler quelques conclusions. Vous voudrez bien excuser ce parcours, dont le sens réside justement dans l'interprétation que je donnerai à mes propos.

Au début de la saison où la nouvelle s'affirme et remplace le roman long, Madeleine de Scudéry, qui avait terminé la rédaction de *Clélie* (1661), et qui avait inséré dans son 1er tome (1654) la *Carte de Tendre* – manifeste des thèmes et du vocabulaire de l'amour précieux –, change de registre narratif et commence elle aussi à publier des nouvelles: *Célinde* en 1661 et puis *Mathilde d'Aguilar* en 1667<sup>4</sup>. C'est cette dernière nouvelle qui m'intéresse ici: 600 pages, peu de personnages, une seule histoire. Le lexique de l'amour précieux, l'enchevêtrement des termes d'«amitié», de «tendresse», d'«amour», qu'Elisa Biancardi a examiné de façon ponctuelle dans la *Carte de Tendre* il y a quelques années<sup>5</sup>, sont encore là, ainsi que le mécanisme de la restriction appliqué à la morale amoureuse. Avec une variante, toutefois, qu'il me semble important d'analyser et qui place cette œuvre dans un moment historique particulier, assez différent de celui de *Clélie*.

Voyons brièvement l'intrigue de *Mathilde d'Aguilar* (un bon nombre des textes dont je vais vous parler ne sont guère connus et il faut donc en reparcourir l'intrigue): la jeune protagoniste, d'origine espagnole, en exil avec sa famille à Avignon, est éduquée dans le milieu particulier de la cour papale, aux côtés de Laure et de Pétrarque; elle vit heureuse avec eux, elle assimile les principes qui dirigent leur vie – et qui sont justement les principes du «tendre», transposés dans une époque lointaine qui masque la période précieuse.

4. M. de Scudéry, *Mathilde d'Aguilar*, Paris, Martin, 1667.

5. E. Biancardi, *La «Carte de Tendre»: eros prezioso e ottica della restrizione*, in *Eros in Francia nel Seicento*, «Quaderni del Seicento francese», VIII, 1987, pp. 245-264.

Tout le monde remarquant que Laure et Pétrarque prenaient tant de soin de Mathilde, disait que l'esprit de cette jeune fille serait leur unique enfant: car on jugeait bien qu'ils ne se marieront jamais (pp. 17-18).

Comme Laure et Pétrarque, qui conçoivent leur rapport comme un amour «tendre», en dehors du mariage, Mathilde absorbe, elle aussi, ces mêmes principes et imagine sa vie future comme une union d'«amitié» et de «tendresse», d'affinités idéales et spirituelles d'où le mariage est exclu. Un jour sa famille est rappelée en Espagne: pleine de tristesse, Mathilde quitte ses amis-maîtres et commence une vie d'expériences nouvelles et même d'aventures. Mais elle n'oublie pas son éducation, elle continue à refuser le mariage et, quand elle rencontre Alphonse, elle s'aperçoit qu'il lui ressemble, car lui aussi refuse le mariage par désir de «gloire»:

je suis né pour la gloire et pour l'ambition, et tellement ennemi du mariage que je n'y puis songer, sans un chagrin que je ne saurais exprimer (p. 97).

C'est de cette ressemblance que finit par naître un rapport de solidarité, d'affection et finalement d'amour; alors, renonçant tous deux à quelque chose d'important dans leur vie et dans leur éducation, ils décident de se marier, d'abandonner la cour espagnole et la «gloire», pour retourner dans ce paradis heureux de l'enfance de Mathilde:

mais ce sera à condition que vous ferez pour moi ce que j'ai fait pour vous, c'est à dire que vous renoncerez à la cour et à l'ambition (pp. 503-4).

Ils retournent donc vivre à Avignon, où Mathilde va revoir Laure et Pétrarque; elle compare son choix de femme avec l'éducation de jeune fille qu'elle avait reçue, elle arrive à les concilier, et elle vit avec Alphonse, reprenant l'«amitié» et la «tendresse» à côté des amis qu'elle a retrouvés:

ils s'entretenaient de leurs aventures passées, du bonheur de s'aimer avec autant de tendresse que d'innocence, et de mille choses agréables et utiles: et l'on peut dire enfin que ces quatre personnes ont fourni le modèle de la parfaite amour en deux manières différentes (pp. 516-17).

Cette conclusion du parcours de Mathilde, donnée par l'harmonisation de son éducation et de son expérience, de ses *Studienjahre* et de ses *Lehrjahre*, se réalise à l'intérieur de ce paradis idéal (Avignon comme métaphore), dont Madeleine de Scudéry se réjouit. Le fait qu'Alphonse quitte la cour et la «gloire» a un sens politique; cela signifie, pour Madeleine de Scudéry, l'abandon de la cour de Louis XIV, qui domine désormais la vie sociale parisienne. En 1667, Madeleine a déjà vécu jusqu'au bout la défaite du groupe de personnes à qui elle était liée: Fouquet avait été incarcéré en 1661, peu après le même sort échu à Pellisson. Le Roi tient solidement le pouvoir, ce Louis XIV qui, dans la nouvelle, se cache sous les traits d'Alphonse III d'Espagne, représenté comme machiavélique, cynique, malgré ses brillantes qualités intellectuelles<sup>6</sup>. Et puis, même au niveau littéraire, la préciosité est entrée en crise. Je sais qu'il s'agit là d'un gros problème, sur lequel je devrai revenir; il me semble, toutefois, qu'à ce moment-là la morale précieuse a été mise en question par la diffusion de la «galanterie», très appréciée par le roi lui-même, qui a pour caractéristique celle d'exclure le mécanisme de la restriction et d'accentuer au contraire la réalisation de l'«éros» amoureux<sup>7</sup>. Alors Madeleine tente de récupérer la morale qu'elle avait élaborée, en y introduisant une correction à ses

6. Cf. A. Niderst, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Paris, PUF, 1976.

7. Cf. J.-M. Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675)*, Paris, Klincksieck, 1980; A. Rigucci, *Les Amours d'Angélique et de Médor di Gabriel Gilbert, tra l'Orlando Furioso di Ludovico Ariosto e il preziosismo francese*, «Franco-italica», 1977, XI, pp. 85-130.

conclusions précédentes: elle accepte comme solution positive le choix du mariage, à condition que celui-ci soit un pacte, dans lequel les deux contractants renoncent à quelque chose, sans jamais perdre le culte pour la «tendresse» et pour l'«amitié». C'est ainsi que *Mathilde d'Aguilar* se présente comme un parfait roman de formation, élaboré par l'auteur dans un moment d'échec personnel et de crise idéale<sup>8</sup>.

Revenons en arrière d'un peu plus de vingt ans dans la prose narrative du XVII<sup>e</sup> siècle: en 1645, Charles Sorel publie ses *Nouvelles Choies*<sup>9</sup>. Il s'agit d'une version revue et corrigée des *Nouvelles françaises* déjà parues en 1623<sup>10</sup>, auxquelles ont été ajoutés un «cadre» et deux nouvelles: *Les Amours hors de saison* et *Les Respects nuisibles*, la première et la dernière du nouveau recueil. Or, ces nouvelles sont toutes deux des nouvelles de formation: elles concernent toujours la sphère amoureuse, parfois même l'amour précieux, et la présence d'autres éléments qui accompagnent la dimension de formation demande une attention particulière.

Dans la première nouvelle, *Les Amours hors de saison*<sup>11</sup>, Sorel veut illustrer deux amours non appropriées, car «hors de saison»: celui d'un jeune, presque un enfant, pour une femme en âge de se marier, Amynte; et celui d'un veil homme pour cette même femme. A propos du premier, Alexis, le narrateur dit:

pensez-vous que nous parlions d'un homme fait ? Ce n'estoit encore qu'un enfant, et à peine estoit-il sur sa treiziesme année. (I, p. 5)

8. Sorel va traiter le problème de l'amour tendre en dehors du mariage dans les *Discours pour et contre l'amitié tendre* (in *Ceuvres diverses*, Paris, Compagnie des Libraires, 1663).

9. Ch. Sorel, *Les Nouvelles choisies [...]*, Paris, P. David, 1645, 2 t.

10. Ch. Sorel, *Les Nouvelles françaises [...]*, Paris, P. Billaine, 1623.

11. Ch. Sorel, *Les Nouvelles choisies*, cit., I, pp. 1-84. Cf. D. Dalla Valle, *Le nuove novelle di Charles Sorel (1645)*, in *La «Guirlande» di Cecilia*, Fasano, Schena, Paris, Nizet, 1996, pp. 385-395.

L'autre, le vieillard, s'appelle Gerileon:

[un vieillard appelé Gerileon] creut qu'elle le trouveroit d'âge sortable pour elle [...] ne s'imaginoit-il pas d'estre si vieil qu'il ne meritast bien d'avoir une femme [...] Il n'y avoit que sa forme exterieure qui pust l'accuser d'être vieil. Ses cheveux estoient desja tous blancs; et quelqu'un de la Cour qui ne parloit que par periphrase lui avoit dit une fois: «Que la vieillesse avec son crayon blanc avoit desjà marqué chez luy le logis de la Mort». (I, pp. 14-15)

Les deux histoires se mêlent et s'enchevêtrent dans la nouvelle: l'histoire du vieillard amoureux – situation très fréquente dans la société de l'époque, comme le souligne Sorel – fait l'objet d'une attention critique et sociale et c'est seulement à propos du premier amoureux, le très jeune, qu'entre en jeu la dimension de la formation. Cette partie de la nouvelle est aussi la plus longue, celle avec laquelle la nouvelle commence et se termine. Voilà pourquoi nous estimons qu'elle a les caractéristiques de l'histoire dominante, même si elle n'est pas l'unique.

Alexis est décrit dès les premières pages et autour de lui se construit immédiatement l'analyse de son éducation – ou plutôt de sa mauvaise éducation:

Cependant à cause qu'il n'avoit plus de pere, et qu'il estoit fils unique, il s'en faisoit beaucoup accroire, et sa mere qui luy estoit indulgente et craignoit de le perdre si elle luy monstroit trop de rigueur, estoit cause que son humeur se rendoit souvent fort imperieuse. De vray c'estoit un esprit tout extraordinaire, de qui l'on pouvoit dire qu'il donnoit des fruits lors qu'à peine les autres estoient en fleur, et chacun s'estonnoit de sa vivacité. [...] Pource qu'il avoit les discours et l'assurance des hommes d'âge accompli, il vouloit aussi vivre comme eux: il s'estoit adonné à la lecture de plusieurs Romans, qui ne parlans que d'amour luy avoient fait croire qu'il n'estoit pas possible de vivre heureux sans avoir une Maistresse (I, pp. 5-8).

Alexis entre donc dans le récit comme un petit Don Quichotte, formé sur certains livres – les romans – qui lui ont sug-

géré la nécessité de tomber amoureux d'une femme: voilà pourquoi il décide de conquérir Amynte. Mais Alexis n'est pas fou, comme Don Quichotte; il est seulement jeune et l'intrigue va servir à souligner d'abord la crise de son choix et puis la manière dont une formation authentique va le transformer, prenant le dessus sur ses défauts de garçon gâté et adulé.

Entretiens, Gerileon essaye de se rajeunir: il se fait teindre les cheveux blancs – avec de piètres résultats –, ce qui va finir par le rendre chauve. Alors, il met une perruque et se fait teindre la barbe. Ensuite, il prie un de ses héritiers, Valeran, de fréquenter la maison d'Amynte afin de lui parler le plus souvent possible de l'amour que Gerileon éprouve pour elle. Entre les deux amoureux, le jeune et le vieux, le conflit est inévitable: ils se battent en duel, Gerileon est blessé et meurt des suites de sa blessure. Pendant ce temps, Valeran est tombé amoureux d'Amynte et elle de lui; la mort de Gerileon délivre Valeran du respect qu'il avait envers celui-ci: ils décident donc de se marier. Alexis est furieux, il cherche tous les obstacles possibles, il parle à Amynte et lui demande d'attendre encore quatre ans pour qu'il puisse l'épouser, mais tout cela en vain. C'est alors qu'intervient la réaction de sa mère et de ses amis:

Sa mere fut avertie de l'estat où il estoit, par ceux qu'elle avoit mis au prez de luy [...] Elle l'envoya mesme aux champs lors qu'elle sceut qu'Amynte devoit estre mariée à Valeran; Et lors qu'il fut de retour [...], elle le fit visiter par des personnes de bon esprit, qui modererent les violences où il alloit entrer. Pour guerir alors un mal par un autre moindre, ils le piquerent de gloire et de vanité, luy persuadant qu'Amynte étoit peu de chose auprès de luy; qu'il ne sçavoit pas ce qu'il valoit, et qu'il avoit tort de se rabaisser; que dans trois ans il auroit honte de toutes les choses qu'il avoit faites; qu'au reste il consommoit à des folies amoureuses une portion de sa vie, qui devoit être appliquée à d'autres emplois; que les estudes qu'il avoit commencées, devoient être poursuivies jusqu'à leur perfection, afin de le rendre le plus sçavant gentilhomme de France, que les exercices du corps, et



l'art de bien monter à cheval, et de manier les armes où il commençoit encore de se rendre accompli, devoient aussi avoir une bonne partie de ses soins, afin qu'il fust un jour un vaillant Capitaine, et mesme un grand General d'armée; que la vie qu'il avoit menée depuis qu'il s'estoit attaché au service d'Amynte, estoit capable d'effeminer les plus grands courages; que c'estoit là un mestier de faineant, et d'enfant de ville, nourry aux plaisirs, plustost qu'à la pratique de la vertu; qu'enfin une personne de sa condition devoit vivre autrement (I, pp. 76-78).

S'ajoutent ensuite d'autres considérations: que, par exemple, consacrer sa vie à l'amour

precipitoit souvent la jeunesse à des duels et des querelles, où beaucoup de gens perdoient la vie, au lieu de l'employer vaillamment pour le service de la patrie et du Prince, en quoy consistoit la veritable vaillance (I, pp. 79-80).

Ces préceptes, qui se répètent (et qui s'ajoutent au temps qui passe) font en sorte que l'attitude d'Alexis change, et, une fois qu'il a acquis les qualités de gentilhomme noble et valeureux, il trouvera une épouse qui lui convient mieux et deviendra un véritable ami pour Valeran et Amynte:

Par ce moyen l'on le gagna petit à petit, et il se divertit à de bonnes occupations qui le rendirent le seigneur le plus parfait qui fust en toute la Cour. Depuis il a si bien acquis la faveur du Roy, qu'il a procuré l'avancement de ses amis avec le sien, et se souvenant tousjours du merite de Valeran, dont les bonnes qualitez surmontoient sa colere passée, il luy a fait donner de tres honorables emplois. Lors qu'il void maintenant Amynte, c'est avec des tesmoignages de respect, et d'une affection pareille à celle d'un bon frere, tellement que Valeran le souffre chez luy sans jalousie. Aussi Alexis a-t-il conceu depuis peu une nouvelle amour, avec dessein de mariage [...] et l'on ne trouve plus rien à redire à ses desseins, puisqu'il est maintenant en âge de faire l'amour (I, pp. 80-81).

Par rapport à la nouvelle de Madeleine de Scudéry, celle de Sorel se borne très souvent à *raconter* l'éducation d'Alexis, plu-

tôt qu'à la *montrer*; de plus, Sorel la compare avec la «manie» de Gerileon, tombé amoureux trop tard, et, en ce sens, il mêle la dimension de formation à la critique et à l'ironie sociale. Pourtant, l'histoire d'Alexis se présente, en soi, comme une petite étude de formation, à l'intérieur d'un ensemble plus riche et plus vaste, l'évocation de la façon dont un jeune garçon de génie, riche et gâté, peut être poussé à devenir un noble gentilhomme, grâce à l'emploi de ses qualités personnelles auxquelles sa formation récente a donné un nouvel essor.

La dernière nouvelle de ce même recueil de Sorel, *Les respects nuisibles* (II, pp. 809-940), est elle aussi – et de façon plus profonde que la première – une nouvelle de formation. Elle est connue surtout à cause de la narration à la première personne<sup>12</sup>, et aussi pour être située dans un milieu pastoral<sup>13</sup>. Son protagoniste, Panfile, est un des personnages du cadre, qui – au moment de raconter sa nouvelle – décide de se comporter différemment des autres narrateurs, en présentant une histoire plus personnelle et privée:

Pour moy je veux me comporter d'autre façon, et ne vous dire que les choses que j'ay veuës, et qui pour m'estre connuës davantage sont celles où j'ay eu le plus de part. [...] Ce sont des sottises de ma jeunesse ou plutost de mon enfance, qui peuvent estre un sujet de risee à plusieurs; Mais c'est en cela que je les estime, puisque je considere que j'ay tiré de là des instructions pour quelque chose de meilleur, et qu'il sera permis aux autres de s'y instruire pareillement en s'y divertissant (II, pp. 812-13).

12. R. Démoris, *Le Roman à la première personne: du classicisme aux lumières*, Paris, Colin, 1975, pp. 32-33; D. Dalla Valle, *Le nuove novelle di Charles Sorel*, cit.

13. Cf. D. Dalla Valle, 'Les respects nuisibles': una novella pastorale di Charles Sorel, in *Pastorale italiana – Pastorale francese*, suppl. de «Franco-Italia», 1996, pp. 159-166.

Outre le choix de la première personne, même le caractère formatif est évident dès le début; de plus, l'identité entre le protagoniste Panfile et l'auteur Sorel – que l'on peut deviner grâce à certains passages de l'intrigue – suggère également le caractère autobiographique de la nouvelle<sup>14</sup>: celle-ci semble être le souvenir du Sorel jeune de la part du Sorel de la maturité, qui critique, avec un peu de nostalgie, certains éléments qui ont caractérisé sa jeunesse et, en particulier, un type d'amour trop respectueux.

Cet amour, Panfile l'a éprouvé pendant plusieurs années pour la jeune Caliste: un sentiment plein de «respect», très proche de la forme précieuse, et qui a tendance à éloigner toujours davantage la réalisation de l'«éros». Et Caliste, fatiguée d'attendre, finit par épouser un autre amant. Panfile, devenu adulte et expert des choses de la vie, reparcourt dans sa mémoire son enfance et son adolescence, pour critiquer justement sa façon de concevoir l'amour à cette époque et pour expliquer pourquoi il s'est ensuite converti à un amour différent, où la part d'«éros» est beaucoup plus grande que celle du «respect», et qu'il a désormais adopté.

Il s'agit donc d'un amour presque précieux que Sorel critique en 1645. Cette même année paraît une tragi-comédie de Guérin de Bouscal, *Oroondate ou Les amants discrets*<sup>15</sup>, où est représenté un comportement différent, mais fondé sur les mêmes principes. Oroondate et Alciane s'aiment, mais ne peuvent se l'avouer à cause des exigences de respect et de discrétion auxquelles ils ne peuvent déroger. C'est de cet excès de «respect» que naît une intrigue compliquée, qui se terminera à la fin de façon positive, alors que la loi de discrétion est seulement source de malheur:

14. Cf. J. Baldner, *La jeunesse de Charles Sorel*, «XVIIe siècle», XL, 1958, pp. 273-281.

15. Guérin de Bouscal, *Oroondate ou Les amants discrets*, Paris, Sommaille, Courbé, T. Quinet, de Sercy, 1645.

Ne valloit il pas mieux prevenir tous ces maux,  
 Et plustost qu'employer les secrets de l'Optique,  
 Des discours ambigus un amour chimerique  
 De sanglots derobé, les soupirs d'une sœur  
 L'adresse d'un amy, d'un frere la douceur,  
 Et tout ce qu'a produit ces embaras extrême  
 Dire naïvement ces trois mots, je vous ayme (p. 118).

Les deux protagonistes de la tragi-comédie prennent leurs noms de deux romans précédents: Oroondate de *Cassandra* de La Calprenède (1642-1645), Alciane de l'Alcidiane du *Polexandre* de Gomberville (1629-1637). Concentrer la critique sur ces personnages, qui peuvent être facilement identifiés par tous les spectateurs de l'époque, semble prouver qu'à ce moment-là la crise d'un certain type d'amour avait déjà commencé; amour qui, même si l'on ne le définit pas encore «tendre», est du moins «respectueux»; ce qui veut dire qu'une première forme de préciosité – celle dictée par *L'Astrée*, par le salon de Mme de Rambouillet, par Gomberville et La Calprenède – a déjà subi, autour de 1645, une forte attaque, dont Guérin de Bouscal et Sorel, dans ces deux œuvres, témoignent avec efficacité<sup>16</sup>.

Parallèlement à cette approche critique de la préciosité, un autre aspect qui ressort de cette nouvelle autobiographique est le souvenir des rapports que Sorel a eu avec le libertinage, qui sont bien connus et documentés. Ils sont mentionnés dans un épisode de la nouvelle: le séjour de Panfile chez Lucidor, «l'un des principaux officiers du Roy»:

C'estoit une maison où je n'eus autre bonheur que d'apprendre toutes les gentillesses de la Cour, parmy les compagnies de Gentils-hommes, de Senateurs, et d'autres personnes qui s'y trouvoient tous

16. En 1644 Sorel a publié également le livret *Les Lois de la galanterie* (Paris, N. Sercy, 1644), un texte qui critique fortement la «galanterie» et qui sera repris et utilisé par Molière dans *Les précieuses ridicules*. Dans ce cas, «galanterie» et «préciosité» se confondent.

les jours, Lucidor tenant table ouverte, et n'estant visité que des meilleurs esprits de la contree. L'on y voyoit souvent le Poëte Philotee, qui estoit tenu en ce temps là pour Chef de la Secte des Esprits forts. Plusieurs autres personnes d'excellente conversation y venoient encore, de sorte que l'on ne se pouvoit ennuyer à entendre les bon contes qui s'y faisaient, j'estois le seul qui n'y pouvois trouver de divertissement (II, pp. 867-8).

Dans cette maison, Panfile tombe malade:

Un ennuy secret meslé avec quelque indisposition corporelle qui venoit de nos veilles et de nos desbauches, me donna une tres-grosse fièvre (II, pp. 868-9)

et il décide de s'en aller pour rentrer chez son père où, après la fin de sa maladie et de sa convalescence, il s'adonne de nouveau à son amour respectueux pour Caliste. Dans cet épisode, le libertinage est rappelé avec respect et une certaine affectueuse émotion («toutes les gentilleses de la Cour», «[les] meilleurs esprits de la contrée», «autres personnes d'excellente conversation», «les bon contes qui s'y faisaient») et par l'évocation de Théophile-Philotee, « Chef de la Secte des Esprits forts». Toutefois, le contact de Panfile avec cette Secte n'est pas du tout rendu explicite, bien au contraire: Panfile souligne qu'il était le seul qui n'arrivait pas à s'amuser dans cette maison; il affirme que la vie des libertins, et en particulier les «desbauches», lui ont provoqué une grave maladie; il souligne son départ volontaire de cette demeure. Il me semble évident que Sorel, sans renier ses contacts avec les libertins, veut toutefois les limiter, en niant sa participation à ce groupe et en pratiquant, plusieurs années plus tard, ce que l'on peut certainement définir une forme d'auto-censure.

Il y a pourtant un curieux mélange des deux éléments de son passé que Sorel évoque: le libertinage et la préciosité. Le souvenir du libertinage et de la vie amoureuse qu'il menait chez Lucidor, semble en effet avoir un lien avec la rencontre successive de Panfile et de Lycophon, un «ancien amy, que je n'avois veu

de long temps». Panfile, en effet, raconte à Lycophron ses malheurs d'amour et Lycophron se moque de lui, le réprimande et lui suggère un autre type d'amour, le sien, un amour joyeux, libre, changeant:

Ainsi voilà deux sortes d'amour que j'ay conduites assez heureusement [...] Mais tout cela ne s'est pas fait sans courage et sans hardiesse, et c'est comme il s'y faut gouverner. Au lieu de cela, mon cher Panfile, je reconnoy que vous avez tousjours esté dans une trop grande apprehension de desplaire à votre Maistresse, et que la voulant par trop honorer vous n'en avez recherché aucunes faveurs qui pussent contenter vos desirs. Sont-ce là tous vos plaisirs que de composer des Vers pour elle, de luy en faire un don, de les chanter devant elle, ou de les luy faire chanter, de souspirer en sa présence, ou de luy adresser de tristes plaintes? Il faut tascher de prendre de vous-mesme ce que vous désirez, sans attendre qu'elle vous le vienne offrir, puisque ce n'est pas la coustume de son sexe (II, pp. 913-15).

Comment peut-on définir ce contraste entre deux types d'amour? Les «desbauches» des libertins contre l'amour précieux? Ou bien la préciosité contre la galanterie, Coridon ou Silvandre contre Hylas – pour rester dans la dimension pastorale où se situe la nouvelle? Mais ici le vainqueur est justement Hylas: en effet, l'auteur ne se borne pas à établir un contraste entre les deux différents types d'amour, mais il fait en sorte qu'Hylas, à la fin, enseigne à Silvandre son choix et que celui-ci l'emporte sur l'amour «respectueux», ainsi que nous le dit la conclusion de la nouvelle:

Depuis j'ay bien réparé mes fautes dans toutes les recherches amoureuses que j'ay faites, dont je pourrois donner quantité d'exemples; mais je pense avoir accompli le terme que je pouvois donner à une Nouvelle (II, p. 938).

Le souvenir de la préciosité et du libertinage ont donc la fonction de signaler le retour de l'écrivain à deux moments lointains et dépassés de sa jeunesse, deux moments qui, tous

deux, ont aussi une fonction historique: désormais l'histoire a changé et Sorel a changé lui aussi. La maturation de l'un coïncide avec la transformation de l'autre – ou bien s'y adapte – même si le souvenir recouvre cette transformation d'un voile de nostalgie et de regret.

Deux aspects de cette nouvelle – le choix de la narration à la première personne et l'évocation du libertinage de la part d'un auteur qui en a fait partie – renvoient à un roman publié deux ans auparavant (1643), *Le Page disgracié* de Tristan l'Hermite<sup>17</sup>.

C'est là le premier roman important à la première personne de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, avec, encore une fois, une orientation autobiographique. Et le libertinage, dans lequel Tristan a milité dans sa jeunesse, y est évoqué sous des formes différentes. En ce qui concerne la conception de l'amour, ici elle n'est pas dominante: la formation – car il s'agit toujours d'un roman de formation – concerne toute la vie du page.

Par de nombreux critiques, ce roman a été interprété comme un roman picaresque. En réalité, la dimension de formation me semble plus intense que la dimension picaresque: le page est noble, quoique pauvre; il se décrit lui-même, il analyse les expériences de son enfance et de son adolescence avec la maturité de l'homme qu'il est devenu, et arrête son récit à l'âge de dix-huit ans. Il affirme que peut-être plus tard il écrira la suite de ses aventures, mais il ne le fera jamais. En fait, il a déjà terminé son *iter*: il a montré aux lecteurs comment un jeune garçon noble, pauvre, curieux et cultivé, éduqué et dévoyé, a pu devenir un poète. Les lecteurs de l'époque – peut-être plutôt que les lecteurs modernes, pour qui l'expérience poétique prend encore des couleurs romantiques – comprenaient parfaitement com-

17. Tristan l'Hermite, *Le Page disgracié*, Paris, T. Quinet, 1643, aux soins de J. Serroy, Grenoble, PUG, 1980.

18. Cf. R. Démoris, *op. cit.*, pp. 37-44.

ment et pourquoi le jeune Tristan a été formé à la poésie grâce aux vers qu'il avait été chargé d'écrire pour d'autres: en particulier pour Scévole de Sainte-Marthe (chap. 21), pour Henry de Lorraine (chap. 40) et pour Raymond Phélipaux (chap. 55). Dans cette perspective, nous sommes très loin du roman picaresque: rares sont les descriptions de milieux populaires et les récits d'aventures triviales; il y a, au contraire, un progrès sensible, quoique discontinu, dans la vie et dans les aventures du page, jusqu'à la conclusion:

Cette galanterie [= les vers envoyés à Raymond Phélipaux] ne me fut pas inutile auprès de ce généreux seigneur; il m'envoya pour réponse un papier, duquel je touchai mille francs, qui me servirent à me reconduire commodément à la ville capitale du royaume.

Cher Tyrinte, c'est où finit le dix-huit ou dix-neuvième an de ma vie (p. 204).

Tristan aussi, dans son adolescence, avait été libertin; de même que Sorel, il se souvient de cette expérience et en parle dans ce roman de deux manières différentes. Au chapitre 9, il semble faire allusion au premier contact qu'il a eu avec Théophile, même si Tristan n'utilise pas le synonyme facile de Philotée. Dans ce chapitre, intitulé *La Première connaissance que le Page disgracié fit avec un écolier débauché qui faisait des vers*, Tristan raconte sa première rencontre avec «un poète qui était aux gages» d'une troupe d'acteurs, avec qui il se lie d'amitié. Selon Jean-Baptiste l'Hermite, qui fournit une clef du roman dans l'édition de 1667, ce poète serait Alexandre Hardy<sup>19</sup>; selon d'autres critiques modernes<sup>20</sup>, il s'agirait, au contraire, de Théophile, qui n'est pas nommé, par prudence, et ensuite caché par le frère de l'auteur sous une identification moins dangereuse.

Mais l'épisode le plus intéressant, en tant que souvenir et en

19. Tristan l'Hermite, *Le Page disgracié*, ed. cit., p. 213.

20. Cf. A. Adam, *Théophile de Viau et la libre pensée française en 1620*, Paris, Droz, 1935; rééd. Genève, Slatkine, 1965, p. 19.



tant que métaphore du libertinage, me semble être l'introduction d'un autre personnage, vraiment extraordinaire, qui va se révéler fondamental dans la jeunesse du page: un alchimiste, «un homme qui avait la pierre philosophale», défini par le page «ce nouvel Artefius». La première rencontre du page et du philosophe alchimiste a lieu au chapitre 17 et leur fréquentation continue aux chapitres suivants. Le page, qui affirme avoir lu de nombreux textes alchimiques («Je savais tous les contes qu'on fait de Jacques Cœur, Raymond Lulle, Arnold de Villeneuve, Nicolas Flamel et autres, jusqu'à Bragadin», pp. 61-2), veut à tout prix entrer en contact avec le nouveau personnage. Il réussit et celui-ci lui montre trois bouteilles:

La première bouteille [...] était d'une couleur de perles, mais qui avait un si bel œil que je n'ai jamais vu rien de si agréable [...] C'est ce qu'on appelle huile de talc, et ce que les dames qui sont ambitieuses de beauté souhaitent avec tant d'ardeur. [Dans] la seconde bouteille [...] était enfermée une poudre de couleur de feu si vive et si lustrée que j'eusse bien passé deux heures à la contempler [...] c'était cette poudre de projection si recherchées par les alchimistes. Mais quand il me montra la troisième fiole, ce fut avec un visage riant et qui ne tenait rien du mépris dont il avait considéré les deux autres. Celle-ci était presque pleine d'un onguent précieux, tirant à la couleur de pourpre, et c'était ce que les philosophes appellent la médecine universelle (pp. 66-67).

Cette médecine universelle était, pour les alchimistes, le sang de la salamandre, qui sert à conserver la santé, à transformer la vieillesse en jeunesse, à guérir toutes les maladies. Le philosophe offre au page une boisson préparée avec cette «médecine universelle»; le page la boit et puis laisse tomber le verre alors qu'il le rend au philosophe. Celui-ci regarde alors les lignes de sa main et y voit «des marques d'une inclination à la volupté qui vous coûtera beaucoup de peines» (p. 67). Puis le philosophe doit partir pour trois semaines: il promet de retrouver le page à Londres, mais cela ne se réalisera jamais. Le page continue de le chercher, parle de lui en toute circonstance, se souvient de lui et

le regrette<sup>21</sup> très souvent dans la première partie du roman; puis, au fur et à mesure que le temps passe, l'espoir de retrouver le philosophe commence à s'estomper et cette expérience alchimique se dissout dans la mémoire du passé.

Qu'est-ce qui me fait penser que derrière ce philosophe alchimiste, tellement aimé et puis perdu à jamais, il y a un souvenir, une référence au contact avec le libertinage<sup>22</sup>? Nous savons, entre autres choses, que de nombreux libertins se sont fortement opposés aux doctrines alchimiques. Toutefois, une lecture positive en ce sens nous est fournie par Cyrano de Bergerac qui, dans *L'Autre monde ou les estats et empires de la Lune*, rappelle cette première rencontre du page, la corrige et l'exalte:

Enfin comme je traversois de votre pays en Angleterre pour estudier les meurs de ses habitans, je rencontré un homme, la honte de son pays; car certes c'est une honte aux Grands de vostre Estat de reconnoistre en luy sans l'adorer la vertu dont il est le trosne. Pour abregger son panegirique, il est tout Esprit, il est tout Cœur, et si donner à quelqu'un toutes ces qualitez, dont une jadis suffisoit à marquer un héros, n'estoit dire Tristan Lhermitte, je me serois bien gardé de le nommer, car je suis assuré qu'il ne me pardonnera point cette méprise; mais comme je n'attens pas de retourner jamais en vostre monde, je veux rendre à la verité ce tesmoignage de ma conscience. Véritablement, il fault que je vous avoüe quand je vis une vertu si haute, j'appreende qu'elle ne fust par reconnuë; c'est pourquoy je tasché de luy faire accepter trois fioles: la premiere estoit pleine d'huyle de Talc, l'autre de poudre de projection, et la derniere d'or potable, c'est à dire de ce sel vegetatif dont vos chimistes promettent l'Eternité, mais il les refusa avec un dedain plus genereux que Diogenes ne receut les compliments d'Alexandre quand il le vint visiter à son tonneau. Enfin je ne puis rien adjouster à l'éloge de ce grand homme, si ce n'est que le seul poete, le seul philosophe et le seul homme libre que vous ayez<sup>23</sup>.

21. Cf. pp. 65-70, 74, 77, 90, 91, 103, 104, 105, 130, 136, 150.

22. Cf. B. Joly, *Rationalité de l'Alchimie au XVIIe siècle*, Paris, Vrin, 1992.

23. Cyrano de Bergerac, *Œuvres complètes*, Paris, Belin, 1977, p. 378. La

Il me semble évident qu'ici Cyrano veut rendre explicite le sens de l'épisode du *Page* de Tristan, certainement symbolique, mais pour nous pas très clair: le mystérieux philosophe-alchimiste est, pour Cyrano, le «démon de Socrate», celui qui, dans son roman, est «un guide, un Mentor»<sup>24</sup>, le personnage qui sait, qui connaît et qui évalue; l'offre des trois fioles à Tristan naît de la crainte que la «vertu si haute» de ce «héros» ne soit pas reconnue et les fioles devraient servir à lui donner des pouvoirs exceptionnels; enfin, l'«or potable» est «un sel végétatif dont ces chimistes promettent l'Eternité», et le fait de laisser tomber cette boisson est la manifestation d'«un dédain plus généreux que Diogène ne reçut les compliments d'Alexandre». Tout l'épisode fait donc référence à la «générosité», que Tristan évoque dans son roman de façon voilée ou hermétique, et que Cyrano reprend et interprète.

Dans *Le Page disgracié*, le libertinage est donc évoqué sous un masque, afin de le rendre identifiable par ceux qui sont à même de le faire (comme Cyrano), mais pour le cacher à ceux qui n'en avaient pas fait partie. Les années ont passé même pour Tristan, le libertinage des années '20 est entré en crise et l'interprétation donnée par Tristan est le résultat d'un choix plus sage et plus prudent.

Ce retour de notre analyse sur les débuts du libertinage nous

première édition des *Estats et empires de la Lune* est parue après la mort de l'auteur, en 1657.

24. M. Alcover, *La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*, Paris-Genève, Droz, 1970, p. 47. M. Alcover, toutefois, voit un fort contraste dans l'attitude de Tristan et de Cyrano, même s'il ne l'explique pas («Mais si Tristan croyait à ces fables, notre auteur, lui, s'en moquait bien», p. 50). Il me semble que la fonction métaphorique de l'alchimie vaut aussi bien pour l'un que pour l'autre des deux auteurs. Dans un travail plus approfondi, nous pourrions même analyser le roman de Cyrano comme un roman de formation, quoique la dimension utopique nous semble prévaloir sur la dimension formative.

amène à considérer encore une fois Sorel, le Sorel de 1623, l'année de la violente attaque de Garasse et Voisin contre le groupe des libertins, et de la publication des *Nouvelles françaises* et du *Francion*.

C'est justement dans les *Nouvelles françaises*, les mêmes qui seront reprises et corrigées en 1645, que nous retrouvons certaines nouvelles où la dimension romanesque et d'aventure se mêle à l'analyse psychologique, dans le sens de l'évocation d'une formation. Je pense en particulier au *Pauvre généreux*, *Nouvelle première*, où l'on assiste à deux processus de formation, qui s'enchevêtrent et donnent la ligne directrice de l'intrigue. Dans ce texte, dont la plus grande partie est occupée par des aventures téméraires, des guerres et des défaites, des enlèvements de corsaires et des libérations, toute l'intrigue naît de la formation extraordinaire de la protagoniste Elidore, présentée au début de la nouvelle:

La Nature l'avoit pourveuë, tant en l'ame qu'en l'esprit, de perfections si rares et si excellentes, qu'elle en avoit conçu une certaine fierté, laquelle luy faisoit mespriser des hommes, qui veritablement n'estoient pas dignes de la posseder, s'il la fallait meriter par des qualitez esgalles aux siennes (p. 6).

Son frère, qui s'occupe d'elle, essaye de dompter cette «fierté», de l'humilier, de souligner tous ses défauts pour la rendre plus douce et lui faire accepter un futur mari; mais il n'obtient rien, jusqu'au moment où Elidore rencontre un homme différent, qui possède lui aussi de grandes qualités intellectuelles, mais c'est

un homme de condition si basse, que selon les coutumes du monde, à peine devoit-il prendre la licence de lever les yeux vers elle. Il s'appeloit Floran, et estoit fils d'un Sergent de village, qui se voyant en une extreme pauvreté l'avoit envoyé hors de chez luy dès sa petite jeunesse, pour aller servir quelque part. Il s'estoit mis à l'Université avec des jeunes garçons qui estudioient, et après avoir fait tous les jours ce

qui leur devoit de service, il avoit esté aux classes, et s'estoit adonné à lire les bons auteurs: de sorte qu'il s'estoit rendu des plus sçavants. Toutesfois ayant pris ses licences, il n'avoit pas fait grand fruit au Barreau, à faute d'avoir beaucoup d'amis qui luy donnassent des causes à plaider. Cela l'avoit convié à rogner sa soutane, et à prendre l'espée pour s'en aller à la guerre qui se faisait en Allemagne. En estant revenu sans avoir peu s'y avancer, et n'ayant aucuns biens pour vivre, il s'estoit delibéré de se mettre avec quelque Seigneur qui l'entretint. Il avoit ouy parler que Saint Amour eust esté bien aise d'avoir quelque galant homme chez luy pour luy tenir compagnie, et luy avoit desia fait offre de son service (pp. 8-9).

C'est de ce début, qui rapproche deux personnages dont la formation intellectuelle est pratiquement accomplie, que part l'action aventureuse (enlèvement, fuite, batailles, emprisonnements, etc.) qui va se terminer avec le mariage des deux protagonistes:

Floran s'y trouva bientôt apres avec les richesses sans nombre qu'il avoit eues de sa caisse, lesquelles jointes à la réputation qu'il s'estoit acquise, disposerent avec assez de facilité tous les parents d'Elidore à contracter le mariage. Ainsi en peu de temps il se vit possesseur de tout ce qu'il pouvoit souhaiter au monde (pp. 113-114).

Que cette nouvelle soit organisée par un goût libertin est prouvé, par contraste, par la nouvelle version révisée que Sorel en donnera en 1645<sup>25</sup>, où la conquête du succès de la part des deux jeunes exceptionnels – une femme qui cherche dans l'homme les qualités et l'intelligence et le jeune «généreux» (je souligne l'adjectif, utilisé dans le titre par Sorel en 1623) et pauvre qui s'améliore et se perfectionne en travaillant au service des riches – se réalise seulement grâce à la découverte finale des origines nobles du jeune homme, de manière que, du fait de cette noblesse de sang, il mérite la récompense et trouve sa voie

25. Avec le nouveau titre *La Vertu récompensée*.

dans la vie. C'est ainsi que cette nouvelle libertine, entièrement organisée sur le sens de la «générosité», devient plus tard une nouvelle conventionnelle, dégradée, auto-censurée par la «reconnaissance» du sang: crise d'une mentalité, suggérée justement par la crise du premier libertinage<sup>26</sup>.

Toujours en 1623, il faut signaler la présence de la dimension de formation dans le grand roman libertin de Charles Sorel, le *Francion*, sur lequel je ne vais pas m'arrêter car le texte est bien connu, et Lever l'a déjà analysé en ce sens<sup>27</sup>. Je voudrais simplement souligner que ses nouvelles éditions, avec les ajouts de 1626 et de 1633, servent justement à mettre en évidence les problèmes d'interprétation et d'auto-censure, qui corrigent et modifient son caractère de roman de formation.

Nous avons donc atterri au centre d'une dimension culturelle particulièrement riche au XVII<sup>e</sup> siècle français: le libertinage érudit. C'est sur cet aspect que je voudrais m'arrêter, pour arriver enfin à la conclusion de mon parcours.

Franco Moretti, dans son étude fondamentale sur le *Romanzo di formazione*<sup>28</sup>, choisit une période historique pour ce type de roman, «il secolo d'oro della narrativa occidentale», qui commence avec Goethe et couvre Stendhal, Puskin, Balzac, Dickens, Flaubert. Il attribue à cette position temporelle du roman de formation un sens bien précis: selon Moretti, celui-ci ne se borne pas à se construire autour de la jeunesse du protagoniste, mais il en fait une «forma simbolica» [«forme symbolique»] de la modernité, qui bouleverse l'Europe justement à cette époque et qui veut s'exprimer dans le roman. C'est en ce sens que s'ins-

26. Cf. D. Dalla Valle, *Sorel novelliere. Mentalità libertina e censura*, in *Mentalità francesi nel Seicento*, «Quaderni del Seicento francese», X, 1991, pp. 35-44.

27. M. Lever, *Le Roman français au XVII<sup>e</sup> siècle*, cit., pp. 86-93.

28. F. Moretti, *Il romanzo di formazione*, Milano, Garzanti, 1986.

taure un rapport entre jeunesse et modernité et qu'à travers la centralité de la première on donne un sens à la seconde.

Rappeler ici cette analyse, après avoir parlé de formation dans le cadre d'une époque différente, semblerait nier une partie fondamentale des hypothèses développées par Moretti et orienter l'intérêt seulement sur la jeunesse en tant que centre du roman, en laissant complètement de côté son rapport avec l'histoire.

Toutefois, dans la plupart des textes qui m'ont suggéré de proposer cette hypothèse, pour les caractériser et les distinguer des autres romans de l'époque, il me semble qu'il est possible d'identifier un rapport dialectique entre roman et histoire du XVIIe siècle qui n'est pas tout à fait différent de celui que Moretti suggère. Ces romans ou ces nouvelles naissent très souvent autour de l'histoire du libertinage, se modèlent sur elle, s'y greffent. Et ce libertinage n'est rien d'autre qu'une composante de la naissance du rationalisme en tant que philosophie bourgeoise: nous savons que c'est justement à partir de là, de ces premières tentatives, que commence à naître l'émancipation spirituelle et politique de la bourgeoisie; et précisément dans les romans de Sorel et de Tristan l'Hermitte, ou dans les nouvelles de Sorel, nous croyons pouvoir apercevoir des traces de ce qui, un siècle et demi plus tard, deviendra le *Bildungsroman*.

Dans les textes que j'ai présentés, à côté du libertinage, et parfois combiné avec celui-ci, apparaît aussi la préciosité – encore une fois un mouvement ouvert à l'affirmation littéraire de la bourgeoisie. Dans les deux cas analysés – *Les Respects nuisibles* et *Mathilde d'Aguilar* – la préciosité est représentée dans un moment de crise, où la morale précieuse commence à être mise en question par Sorel, qui pourtant s'est beaucoup occupé de préciosité<sup>29</sup>; ensuite elle est même corrigée par Madeleine de

29. Il a aussi publié *Les Lois de la galanterie* (Paris, Aubry, 1644) et – comme je l'ai déjà mentionné – *Les Discours pour et contre l'amitié tendre* (in *Œuvres diverses*, Paris, Compagnie des Libraires, 1663).

Scudéry, une des créatrices de la préciosité tendre. Ceci semblerait suggérer – mais l’hypothèse doit être vérifiée – que la dimension formative dans la narration exige souvent la présence du souvenir et de la nostalgie<sup>30</sup>.

De plus, la coïncidence intéressante du roman de formation avec la naissance du roman à la première personne – je pense à la nouvelle de Sorel, au roman de Tristan et à de nombreux passages du *Francion* lui-même – nous amène à souligner le fait que, au XVII<sup>e</sup> siècle, les deux formes se mélangent souvent. Même si, plus tard, il n’en sera pas toujours ainsi, il me semble utile de signaler que deux formes narratives, souvent autobiographiques, utilisées pour évoquer un passé récent, naissent et se mélangent dans le roman français du XVII<sup>e</sup> siècle, creuset extraordinaire de toute une série de procédés, de choix expérimentaux et de pratiques narratives.

Bien sûr, pour confirmer la naissance et l’existence d’un courant de romans de formation dans la prose narrative française au XVII<sup>e</sup> siècle, il faudra réaliser une enquête sur un corpus beaucoup plus vaste de celui que j’ai utilisé ici. Cette analyse plus ample servira également à préciser et à corriger mon hypothèse de travail. Il me semble, toutefois, qu’il a été utile de la formuler ici, afin de souligner l’existence de certains traits, de certaines composantes que le roman du XVII<sup>e</sup> siècle a commencé à développer, en les proposant à ses lecteurs d’alors et à ses critiques d’aujourd’hui.

*Daniela Dalla Valle*

30. Sur la «préciosité», et sur le rapport plutôt confus entre «préciosité» et «galanterie», il n’y a pas beaucoup d’études récentes. Je signale *Présences féminines. Littérature et société au XVII<sup>e</sup> siècle français. Actes de London, Canada*, éd. I. Richmond et C. Venesoen, Paris-Seattle-Tübingen, Biblio 17, 1977; en particulier l’article de Ph. Sellier, *La Névrose précieuse: une nouvelle Pléiade*, pp. 94-125.